De l'immigration au Musée dauphinois

Jean-Claude Duclos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1551>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1551

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

Pagination : 96-104

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Jean-Claude Duclos, « De l'immigration au Musée dauphinois », *Hommes & migrations* [En ligne], 1297 | 2012, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1551> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.1551

De l'immigration au Musée dauphinois

Par Jean-Claude Duclos,
ex-directeur du Musée dauphinois, Grenoble

Le Musée dauphinois de Grenoble, dont l'objet est de conter l'histoire du peuplement de l'Isère, offre un espace d'expression aux différentes populations qui ont façonné la région.

La mémoire des Grenoblois d'origine immigrée n'entre pas sans heurts au musée. Quand l'institution culturelle ouvre ses portes à des histoires qui continuent de tarauder le présent, elle devient un enjeu de pouvoir pour les revendications mémorielles, de mise en concurrence avec d'autres blessures.

Musée régional de l'Homme, ce musée ne cesse, depuis sa création, au début du XX^e siècle, de collecter tout ce qui peut renseigner la vie des populations des Alpes dauphinoises, de la préhistoire à aujourd'hui, tout en ouvrant, grâce aux ressources de l'ethnologie, des fenêtres sur d'autres cultures. Des objets, certes, mais aussi des images, des peintures, des estampes, des affiches, des photographies et nombre de témoignages enregistrés constituent une mémoire de la région que chacun sait désormais mettre à profit dès qu'il s'agit d'expliquer le présent par l'histoire. Les usages expographiques qu'en fait ce musée, avec les collaborations d'experts, de chercheurs et d'universitaires, que requiert chacun des sujets traités, autant que les stratégies de médiation culturelle qu'il leur associe, lui donne une place reconnue sur son territoire.

Le fondateur de ce musée, Hippolyte Müller, le reconnaissait déjà en 1904 : *“Les nombreux flots humains qui ont laissé des traces dans nos hautes vallées et qui se sont unifiés dans ce milieu, ont néanmoins apporté, chacun, quelque coutume, quelque trait distinctif renforçant le capital original du génie alpin.”* Ils sont nombreux en effet ceux qui, de sillon rhodanien en sillon alpin, passèrent dans cette région au cours des temps. Quelques-uns ont arrêté là leur périple, à la confluence de l'Isère et du Drac, là où le petit bourg gaulois de Cularo prit au IV^e siècle le nom de Gratianopolis, suite au passage de l'empereur Gratien. Bien d'autres arrivants leur ont depuis succédé, prédisposant peut-être la cité à l'accueil et l'hospitalité. Ni ghetto ni luttes intercommunautaires à Grenoble, jamais vraiment d'ostracisme, mais l'existence d'une aptitude assez fréquemment partagée pour la curiosité, la rencontre et le souci de l'autre. Ne vantons pas pour autant le caractère exemplaire d'un modèle grenoblois du vivre ensemble ou de l'intégration. Comme dans toute agglomération urbaine d'aujourd'hui, le racisme et la xénophobie ne sont malheureusement pas absents.

Dans les années soixante-dix, la municipalité, qui vient de rénover le Musée dauphinois en l'installant dans l'ancien couvent de Sainte-Marie d'en-Haut, l'invite, selon les paroles de l'adjoint à la culture d'alors, Bernard Gilman, à *“situer dans leur contexte historique les problèmes actuels de la région”*. C'est ainsi que l'histoire des Grenoblois d'origine immigrée va peu à peu trouver sa place dans les expositions du musée. En 1982, une exposition qui traitait des 150 dernières années de l'histoire de la ville, le “Roman des Grenoblois”, mettait en scène la vie d'Ahmed Kaled. Dernier des quarante-quatre personnages fictifs de l'exposition, Kaled personnifiait avec un maçon d'origine coratine (de la ville de Corato, dans le sud de l'Italie), l'une des composantes de la population grenobloise les plus récemment arrivées. Heureux de son nouvel appartement de la rue Très-Cloître, mais inquiet pour l'avenir de ses fils, le mannequin de ce Grenoblois d'origine algérienne demeura présent durant près de deux ans dans l'une des scénographies de l'exposition. Il ne suscita pas que des approbations. Des lettres anonymes qui le jugeaient déplacé dans ce musée dédié à

l'histoire du Dauphiné, exigeaient même sa disparition. Plusieurs expositions du Musée dauphinois furent ensuite consacrées à l'immigration ou, plus précisément, aux communautés d'origines diverses, devenues parties intégrantes de la communauté urbaine d'aujourd'hui : les Grecs en 1993, les Arméniens en 1997, les Maghrébins en 1999, les rapatriés d'Afrique du Nord en 2003 ou encore les Italiens dans leur ensemble en 2011. Relater chacune de ces expériences demanderait ici de trop longs développements. Aussi nous contenterons-nous d'évoquer les relations que le musée a entretenues avec les Grenoblois d'origine maghrébine.

Le Maghreb au musée

La perspective d'une "année du Maroc", en 1990, fit envisager la programmation d'une ambitieuse présentation sur les usages de la lumière dans la maison maghrébine. Cette manifestation fut annulée, mais l'intérêt qu'avait suscité son annonce incita l'équipe du musée à aborder tout de même, quoique avec des moyens plus modestes, les cultures des régions de l'Afrique du Nord. Ce fut *Bijoux berbères – Traditions juives et arabes au creuset du monde berbère*, présentée d'octobre 1990 à mars 1991. Peu de temps après, d'octobre à décembre 1990, mais sur un registre plus élitare, il est vrai, nous revenions à l'Algérie, à travers l'œuvre photographique d'un psychiatre singulier, Gaëtan Gatian de Clérambault, passionné jusqu'à l'obsession par le drapé du vêtement des musulmanes d'Algérie. De février à avril 1991, l'association Les deux rives présentait leur exposition dans le même espace : *Médinas et ksours, une culture millénaire*. Pendant ces différentes expositions, des relations se multipliaient entre le musée et les associations grenobloises en rapport avec le Maghreb. Lorsque l'une d'elles, Alif (héritière elle-même de l'Association dauphinoise de coopération franco-algérienne, l'ADCFA) fit le projet d'inviter Yamina Benguigui à Grenoble et de projeter son film *Mémoires d'immigrés – L'héritage maghrébin*, c'est au Musée dauphinois que son directeur d'alors, Chadli Daoud, pensa. C'est ainsi qu'un après-midi de novembre 1997, le public s'est pressé, nombreux, dans la chapelle de Sainte-Marie-d'en-Haut, pour assister aux trois heures de projection d'un film qui, d'évidence, fut l'une des grandes étapes du travail de mémoire des Français d'origine maghrébine. L'émotion fut grande à l'issue de la projection. Des femmes sortirent précipitamment pour revenir, chargées de fleurs, remercier Yamina Benguigui, les larmes aux yeux. Le débat se prolongea et aurait duré plus longtemps s'il n'avait fallu ramener Yamina à la gare. Quoi qu'il en fut, nous étions plusieurs, ce soir-là, à constater qu'il fallait aller plus loin et que les témoignages et les questionnements que ce film avait provoqués devaient être mis à profit. Ainsi avons-nous proposé à l'association Alif un partenariat comparable à ceux qui nous avaient liés

aux Coratins de Grenoble en 1988, aux Grecs en 1993 ou aux Arméniens en 1997. L'objectif fit vite consensus au sein du groupe de travail qui, selon notre habitude, réunissait représentants d'associations et universitaires ; il s'agissait de montrer comment des dizaines de milliers de personnes, venues des pays du Maghreb avaient contribué aux grandes réalisations urbaines et industrielles de l'Isère ; comment ces travailleurs "célibatairisés", employés à des travaux pénibles et peu valorisants, retrouvaient, à partir de 1974, grâce au regroupement familial, les conditions d'une vie plus équilibrée ; et comment, enfin, issues de ces premiers arrivés, une deuxième, puis une troisième génération continuaient aujourd'hui de souffrir d'un déficit de reconnaissance, voire d'un racisme persistant.

À travers le propos qu'il s'agissait de mettre en exposition, réapparaissait la trame du film de Yamina Benguigui, qui examinait chronologiquement la situation des pères, des mères et des enfants. Si bien que notre première démarche fut d'obtenir l'autorisation de la reprendre, ce qu'elle accepta spontanément.

Il apparut vite aussi que quitter l'Algérie, le Maroc ou la Tunisie, tant pour nourrir les siens que pour rejoindre un travailleur de mari ou de père, n'a jamais été décidé de gaieté de cœur. Même avec le secret espoir de revenir un jour, il fallait partir, sans autre alternative, pour que la vie continue. Ainsi surgit le titre de l'exposition : *Pour que la vie continue – D'Isère et du Maghreb*.

Témoigner de l'histoire des immigrés maghrébins en Isère

Dès le début de nos investigations, nous constatons que la mémoire des Grenoblois originaires du Maghreb était bien différente de celle des autres immigrés que nous avons rencontrés. Le fait plus ou moins conscientisé que l'Algérie, le Maroc et la Tunisie appartenrent à l'Empire colonial français (avec bien sûr une différence notable pour l'Algérie), l'usage commun de la langue française, la proximité géographique de ces pays méditerranéens, l'ensemble de ces raisons rendait cette mémoire singulière et peu encline à s'épancher. Certes, le film de Yamina Benguigui avait commencé à délier les langues, mais du temps était encore nécessaire pour qu'un travail de mémoire réellement collectif ait lieu. Ce qui nous apparut vite, aussi, c'est que l'objet ne serait pas suffisant pour exprimer à lui seul ce qu'il convenait d'évoquer. À la différence des groupes avec lesquels nous avons travaillé, les Coratins, les Grecs, les Arméniens, où l'on s'en remet, souvent, à l'objet porteur de mémoire et pieusement conservé, nous n'en trouvions pas de tel, chez les Maghrébins d'origine. D'où cela venait-il ? D'une culture et d'une religion qui n'attribuent

pas de rôle particulier à l'objet, au-delà de ses usages fonctionnels ? De l'état de sous-développement dans lequel ces populations avaient été maintenues par le régime colonial, avant de quitter le sol natal ? De la volonté de ne pas s'encombrer d'objets alors que le projet demeurerait de retourner dès que possible sur l'autre rive de la Méditerranée ? Quoi qu'il en soit, c'est d'abord la parole, souvent métaphorique, qui témoigne de la mémoire, de la parenté, du lieu d'origine, des souffrances de l'exil, des difficultés de l'installation... Des phrases telle celle de Yamina Ghoulal : *"Moi, je dis la maison elle a cinq portes ; quand tu fermes une porte, il y en a quatre qui s'ouvrent. La femme, elle est là pour surveiller ces portes"*, nous renforçaient dans l'idée de donner au témoignage, une place majeure dans l'exposition. La matière en serait constituée par ceux qui commençaient d'être collectés, mais aussi par les textes qui arrivaient des ateliers d'écriture, organisés par Alif et Marie-Sylvie Poli, dialectologue à l'université Stendhal. Au fil des réunions, des visites du Musée dauphinois par les jeunes qui s'étaient associés aux ateliers d'écriture et le découvraient, des repas savoureux de Khouira dans les locaux d'Alif, des travaux de Vincent Costarella, le photographe que nous avions chargé d'observer la présence maghrébine dans la ville, nous eûmes le sentiment qu'une mémoire, souvent douloureuse, commençait à se libérer en même temps qu'une sensation nouvelle commençait à se manifester : la fierté de venir d'où l'on vient et d'être ce que l'on est. Nous eûmes le sentiment de vivre un moment rare, tandis que pour la première fois, les résistants grenoblois du FLN nous racontaient leurs combats, leurs tortures et leurs désillusions. Parmi ces émouvantes rencontres, doivent être aussi rappelées celle des religieux qui nous laissèrent libres d'évoquer l'islam à notre gré, pourvu que nous le fassions avec respect, des femmes et de la grande générosité avec laquelle elles nous accueillirent et des jeunes, aussi, que nous avons tenté de rencontrer dans quelques cités de l'agglomération et à qui notre quête a dû sembler bien étrange, même s'ils nous écoutèrent. Peu de préparations d'expositions ont été aussi riches de rencontres, d'émotions et de moments forts.

Artistes nomades

Pour tirer parti de l'abondance des textes collectés, l'exposition prit la forme d'un itinéraire dans l'image, l'écrit et le son. Elle reçut, d'octobre 1999 à janvier 2001, quelque 60 000 visiteurs et fut précédée durant les six premiers mois par une exposition de portes de greniers berbères, prêtées par le musée de Marrakech, et par la suite, par une exposition d'art contemporain, d'œuvres de plasticiens d'origine musulmane sélectionnées par le Magasin (Centre national d'art contemporain) que

nous avons appelée *Racines*. Qu'il soit populaire, d'une culture en rapport avec "la vie d'avant", ou contemporain, l'art constituait ainsi une entrée en matière destinée à relativiser les souffrances qui s'exprimaient ensuite et, surtout, à donner toute sa valeur à l'identité d'origine. Si *D'Isère et du Maghreb* interrogeait la mémoire d'une communauté "déracinée" et peu à peu engagée dans la construction d'une culture spécifique "relocalisée", *Racines* semblait plutôt interroger le nomadisme culturel et le champ plus étroit de la création artistique contemporaine. Chacun des six artistes présentés, tous originaires du Maghreb et d'autres pays musulmans, avait été formé dans une école d'art occidentale, la plupart du temps par un choix volontaire. On pouvait les qualifier de "nomades" car *"leurs œuvres étaient avant tout attachées à la résolution de problématiques artistiques peu enclines à la mise en exergue principale d'un territoire communautaire, géographique ou culturel et qui serait revendiqué comme tel. Ils traversaient des territoires et des cultures différents auxquels ils empruntaient successivement des matériaux, des références et des racines à partir desquels ils refondaient dans un mouvement continu, un positionnement artistique dont l'adresse est sa communauté d'élection, la communauté artistique"*⁽¹⁾.

**Qu'il soit populaire,
d'une culture en rapport
avec "la vie d'avant",
ou contemporain,
l'art constituait ainsi
une entrée en matière
destinée à relativiser
les souffrances
qui s'exprimaient ensuite
et, surtout, à donner
toute sa valeur
à l'identité d'origine.**

Ce nomadisme n'était pas toutefois sans mémoire initiale. L'exposition montrait bien la prégnance de l'environnement propre à chacun de ces artistes et le lien entre leur trajectoire et leur création. La photographe iranienne Shirin Neshat s'inspirait des images des femmes vêtues de noir et portant le tchador pour mettre en scène des chorégraphies étonnantes exécutées par ces silhouettes sombres sur une plage ou dans un désert. Brahim Bachiri présentait des natures mortes à partir de fruits étalés sur des nappes et des carreaux de faïence ornant les murs des maisons traditionnelles de son Maroc natal. La Libanaise Mona Hatoum et l'Égyptienne Ghada Amer réalisaient des montages inspirés du corps féminin, toujours caché dans leurs pays d'origine, volontiers exhibé dans le monde occidental et devenu l'aire où elles inscrivaient leurs créations. Mohamed El Baz s'inspirait du "trabendo", ce mode de débrouille devenu le principal moyen de survie de nombreux jeunes du Maghreb pour créer des scènes "bricolées" à partir d'objets hétéroclites abandonnés, témoignant ainsi du lien qui se crée entre des lieux épars dans tout système de mouvement visant à assurer la survie. Enfin, la Constantinoise, Samtha Benyahia met en scène dans ses photos en noir et blanc le monde des femmes d'Algérie, depuis des corps alanguis et séducteurs qui

évoquent les peintures orientalistes d'Eugène Delacroix jusqu'aux revendications modernes évoquées par l'image d'une marathonnienne victorieuse, levant le poing. Elle fait ainsi défiler près d'un siècle d'images de femmes, de mères contant l'histoire de leur pays dans sa continuité et ses ruptures.

Cette exposition artistique dans les salles du Musée dauphinois faisait tout de même écho, dans le langage plus détaché de l'art à l'exposition consacrée à la mémoire des communautés maghrébines de l'Isère qui se tenait dans le même lieu.

Conflits de mémoires

Dans celle-ci, les phrases qui accueillaient les visiteurs correspondaient logiquement aux premières questions que nous avions posées : *“Pourquoi êtes-vous là ?”* et les réponses disaient : *“Tout ça, ça a commencé parce qu'on a été colonisé”* ou encore : *“La France est restée 132 ans en Algérie et pendant 132 ans, les Algériens attendaient le soleil”*. Nos interlocuteurs en étaient convaincus : si la France leur avait donné les mêmes droits que les Français, ils seraient toujours en Algérie et *“elle serait encore là-bas”*.

Fidèles à la volonté de laisser s'exprimer la mémoire, chaque fois qu'elle ne contredit pas l'Histoire, nous avons reproduit ces réponses et d'autres, voisines, sur les voilages de l'exposition. Ainsi, les Grenoblois d'origine algérienne expliquaient-ils la raison de leur existence en Isère. Ces phrases suscitèrent de vives réactions. Des responsables d'associations de rapatriés demandèrent aux élus du conseil général qu'ils les fassent retirer sans délai. Par ailleurs, nous entamions, avec l'association Alif, le programme des conférences qui avaient été programmées autour de l'exposition. Dans la première, où nous souhaitions débattre des relations entre colonisation et immigration, nous avions invité l'historien Mohammed Harbi. Tandis qu'il entamait son exposé, dans la même chapelle où, deux ans avant, avait été projeté le film de Yamina Benguigui, un commando d'une vingtaine de personnes, armées de manche de pioche fit soudainement irruption aux cris de : *“FLN – Assassins”* et *“immigration – invasion”*. Après avoir vociféré une dizaine de minutes et jeté des chaises et des boules pointues sur l'assistance, le commando disparut aussi vite qu'il était arrivé. Quelques personnes, visiblement choquées s'en allèrent ; les autres furent conduites dans la salle de réunion du musée où Mohammed Harbi accepta très courageusement de reprendre le fil de sa conférence et de se livrer au débat habituel. Des représentants d'une association de harkis l'interrogèrent sans ménagement sur les dizaines de milliers d'entre eux, assassinés par le FLN. Reconnaisant la gravité des faits, Mohammed Harbi leur répondit qu'il fallait que les historiens fassent toute la lumière et que les crimes soient reconnus, ajoutant même qu'il souhaitait vivement

que les conditions d'une réconciliation soient bientôt réunies et que les harkis et leurs enfants qui le souhaitent puissent aller librement en Algérie. Il y aurait là beaucoup à dire tant sur l'agression de ce commando qui ne pouvait visiblement supporter que le Musée dauphinois fit place aux colonisés d'hier, devenus immigrés et Français, que sur les revendications des harkis et des pieds-noirs. Dans l'immédiat, cependant, l'exposition demeurait fréquentée. Des visites commentées s'y multipliaient durant toute l'année 2000, souvent animées par des membres d'Alif ; un public nouveau y découvrait aussi le musée. Un homme que l'équipe d'accueil avait pris l'habitude d'accueillir en ami, tant il venait souvent cheminer dans l'exposition, à pas lents, nous confia qu'il y venait "comme à la mosquée". À la veille du démontage, une délégation vint nous prier solennellement de ne rien détruire de l'exposition : "C'est notre patrimoine !", dirent certains. Le projet fut fait de la remonter, peut-être à Constantine, ville jumelle de Grenoble, où, disaient encore les membres de cette délégation, les habitants de cette ville doivent connaître le sort des travailleurs qui sont partis en France. Pendant ce temps, les responsables des associations de rapatriés qui continuaient de protester furent conviés par les élus à nous rencontrer. Les premiers échanges furent vifs, jusqu'à ce qu'il nous fut dit : "*Vous parlez des souffrances des travailleurs immigrés. Et nous ? Croyez-vous que nous ne savons pas ce que c'est de souffrir ?*" À quoi nous avons répondu qu'il fallait en parler et qu'une exposition pourrait peut-être permettre d'en faire mieux comprendre les raisons.

Des expositions qui libèrent la parole

C'est ainsi qu'un nouveau groupe de travail fut constitué et qu'une exposition, *Français d'Isère et d'Algérie*, fut mise en chantier pour retracer l'histoire des Dauphinois qui partirent vivre en Algérie et celle des quelque 35 000 Français d'Algérie qui vinrent en 1962 vivre en Isère. D'abord assez peu chaleureusement accueillie par les associations de rapatriés qui trouvaient notamment que les réalisations françaises en Algérie n'y étaient pas suffisamment évoquées, l'exposition fut ensuite de plus en plus appréciée. Au point, d'ailleurs, que quelques-unes de leurs organisations allèrent en délégation proposer au président de l'Institut du monde arabe de l'accueillir à Paris. Là encore, l'évolution de l'opinion des pieds-noirs, au cours de l'exposition qui présentait leur histoire, l'émotion éprouvée lors de nombreuses visites commentées, les discussions suscitées par la tragédie des harkis, autour notamment du film de Farid Haroud, *Le Mouchoir de mon père*, les réactions aux conférences qui se sont succédé sur la guerre d'Algérie et ses conséquences, tous ces événements mériteraient des analyses et des évaluations qui ne peuvent être développées ici.

De février à mai 2005, une exposition sur Germaine Tillion offrait à nouveau la possibilité de revenir sur la question algérienne. Le rapprochement de deux étapes majeures de la vie de cette grande ethnologue, lors de sa recherche dans les Aurès, de 1934 à 1940, puis de 1954 à 1962, à l'occasion de la mission qu'elle effectua pour le gouvernement, mais aussi de son combat contre la torture, les attentats, les exécutions, l'analphabétisme et la "clochardisation", suscitèrent de nombreux échanges. Nous n'en retiendrons que la conférence, donnée dans ce contexte, dans les locaux d'Amal (héritière d'Alif), par Nelly Forget sur les centres sociaux d'Algérie. Et plus encore que la conférence, si pleine d'humanité, les réactions qu'elle suscita chez cet instituteur, pied-noir, incorporé d'office dans un bataillon disciplinaire pour avoir été favorable aux Français musulmans, ou encore chez ces femmes qui ont dit combien elles avaient été humiliées d'avoir des parents analphabètes.

Du résumé qui vient d'être fait des moments où l'Algérie fut d'une manière ou d'une autre évoquée au Musée dauphinois, nous retiendrons surtout quatre constatations. La première tient à la capacité de l'exposition, surtout lorsqu'elle est présentée dans le lieu institutionnel qu'est le musée et qu'elle traite de l'histoire récente, à mettre au jour les conflits de mémoire. Cela présente des risques, nous l'avons constaté, mais offre aussi l'avantage de délier les langues, d'inciter l'expression de points de vue qui ne s'étaient pas rencontrés jusqu'alors et de faire progresser le travail de mémoire. Liée à la précédente, la deuxième constatation tient à la nécessité d'une reconnaissance aussi complète que possible des souffrances endurées, celle des travailleurs immigrés, certes, mais aussi des exilés que sont aussi les pieds-noirs, des spoliés et des oubliés que sont les harkis, ou des victimes toujours profondément marquées que furent nombre des soldats de cette guerre fratricide. Le troisième constat tient aux bienfaits du dialogue qui s'ensuit, dès que la parole a pu être débloquée. Le quatrième nous conduit enfin à dire qu'un long chemin reste à faire pour que les mémoires s'apaisent. S'il est encore si nécessaire de reconnaître, pour chacune des catégories de victimes, l'étendue des maux endurés, c'est certainement parce que nous n'en sommes qu'au début du travail collectif de mémoire et d'histoire sur la colonisation et notamment, sur celle de l'Algérie. À Grenoble, ce travail a commencé. Le Musée dauphinois y contribue à sa façon. Reconnaissons pourtant qu'il ne le fait que porté par des organisations associatives particulièrement actives, ouvertes et vigilantes, celles-là même à qui l'on doit, dans cette ville, d'être doués pour l'interculturalité, l'échange et la solidarité. ■

Notes

1. Yves Aupetitallot, "Introduction" au *Catalogue de l'exposition "Racines"*, Magasin, Musée dauphinois.